JOURNAL ASIATIQUE.

SEPTEMBRE 1838.

QUATRIÈME LETTRE

Sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme,

par Fulgence Fresnel.

(Fin.)

TRADITION RELATIVE À MOUDÂD, FILS D'AMR, ET ROI DE LA MECQUE.

(Suite des notes.)

Je reviens à mon sujet et je me résume.

Parmi tous les noms bibliques des enfants de Cethura, d'Ismaël et d'Esaü, je n'en vois pas plus de trois ou quatre qui appartiennent *bien évidemment* à l'ancien fonds des traditions arabes; et plus ce fonds est pauvre, plus je m'étonne de ne pas le retrouver tout entier dans la Bible.

Je passe aux observations que me suggère la dernière tradition relative à Moudâd.

Le vieillard mis en scène dans cette tradition est Amr, fils

de Hhârith, fils de Moudâd. Assurément il ne s'agit pas ici du père du roi détrôné, quoique cette dénomination lui convienne. Nous supposerons donc que c'est son petit-fils; car le roi détrôné s'appelait Moudâd comme son bisaïeul. Or ce petit-fils, qui vit encore un peu avant l'islamisme (*ckoubayla-'lislâm*), a vu sept générations. Il est inutile de s'arrêter devant l'impossibilité d'une pareille longévité; mais il est utile d'en chercher le sens. Sept générations représentent deux cent trente-trois ans. Le grand-père du vieillard fut donc détrôné et la monarchie djourhoumide anéantie deux cent soixante-six ans au moins, et trois cents ans au plus avant l'islamisme. Le commencement de l'islamisme date de l'an 610 ou 611 de l'ère chrétienne. Ainsi, d'après cette tradition, la monarchie djourhoumide aurait pris fin vers le commencement du IV^e^ siècle. M. de Sacy place cet événement au commencement du III^e^; mais je ne puis pas discuter cette date, n'ayant pas sous les yeux le mémoire de cet illustre savant.

Dans l'article de l'*Aghâniyy* que vous venez de lire, Outhmân, fils de Sâdj, raconte assez au long l'histoire des deux idoles Içâf et Nâïlah. Si l'on en croit une tradition que j'ai rencontrée dans un ancien manuscrit sur les priorités de tout genre, il s'en fallut peu que le père du prophète ne fût immolé sur leur autel. Voici le fait.

Abd-almouttalib, grand-père de Mahomet, ayant retrouvé le puits de Zamzam, qui était obstrué depuis des siècles et dont on ne connaissait plus l'emplacement, eut beaucoup à souffrir de la jalousie des gens de sa tribu, les Ckouraychides, qui voyaient avec dépit tout le monde déserter leurs propres puits pour aller s'abreuver à celui de Zamzam, tant à cause de sa situation dans l'enceinte sacrée, que parce que c'est le puits d'Ismaïl, sur qui soit la paix! Dans sa douleur, Abd-almouttalib fit ce vœu, que s'il lui naissait dix enfants mâles qui atteignissent tous les dix l'âge de puberté sous les yeux de leur père, en sorte qu'ils fussent en état de le défendre et de le faire respecter des gens de sa tribu, il en

sacrifierait un à Dieu près de la Kabah. Son souhait fut exaucé : Dieu lui donna dix enfants mâles. Lorsque le plus jeune fut parvenu à l'âge de puberté, Abd-almouttalib assembla ses fils, les instruisit de son vœu et les invita à concourir à son accomplissement. Ils se résignèrent et dirent à leur père : « Que faut-il « que nous fassions ? » Abd-almouttalib répondit : « Que chacun « de vous prenne une flèche non empennée, écrive son nom « dessus et me l'apporte. » Ce qu'ils firent.—Le père, ayant reçu les dix flèches, emmena ses fils auprès de (la statue appelée) *Houbal*, la plus considérable des idoles révérées par les Ckourayschides, idole sous les auspices de laquelle ils consultaient le sort dans leurs nécessités. [Selon Abou'l-féda, cette idole était posée *sur* le faîte de la Kabah ; selon le *Ckâmoûs*, elle était *dans* la Kabah.]

Arrivé sur le parvis, Abd-almouttalib dit au gardien du temple en lui remettant les flèches : « Consulte le sort au « sujet de mes fils que voici. » Et étant entré dans la Kabah, il invoqua Dieu.

Le gardien du temple procéda aussitôt au tirage, et il mit les dix flèches dans un sac de peau [1], les battit (en

[1] J'ai parlé, dans ma première Lettre, de cette manière de consulter le sort. Quant à la divinité appelée Houbal, je crois me rappeler que Pococke l'identifie avec Saturne. Ce qu'il y a de certain, c'est que Zouhhal (la planète Saturne) était adorée à la Mecque, au moins par les Sabéens, et il est probable que Amr, fils de Louhhayy, eut égard à la dévotion de ses concitoyens ou sujets lorsqu'il choisit Houbal, entre toutes les divinités syriennes, pour l'installer dans la Kabah. Saturne ou le Temps (*Addahr*) est effectivement, chez les Arabes, synonyme de *Fortuna in sola inconstantia constans*, et c'est un des sens du mot hébreu הֶבֶל *Hèbèl*, qui s'applique aux divinités païennes en général. Je m'étonne que Gesenius n'ait point parlé de Houbal à l'article הֶבֶל. Il cite un passage de l'Ecclésiaste, *Kol schebbâ hâbèl* : « Tout avenir est « nuage, incertitude. » La conséquence immédiate de ce principe, c'est que, pour connaître l'avenir, il faut consulter le dieu *Nuage*

agitant le sac) et en amena une au hasard. Or la flèche qui sortit portait le nom d'Abd-allah (le père de Mahomet), celui de tous ses fils qu'Abd-almouttalib aimait le mieux. Il l'avait eu, ainsi qu'Abou-Tâlib (père d'Aliyy), de Fâtimah, fille d'Amr, fils d'Aïd le Makhzoûmide. Abd-almouttalib prit donc Abd-allah par la main; et, s'étant muni d'un coutelas, il le conduisit entre Içâf et Nâïlah (dans l'espace qui est entre Ssafâ et Marwah) dans le dessein de l'immoler. Içâf et Nâïlah, ajoute le narrateur, étaient deux idoles près desquelles les Ckourayschides avaient coutume d'égorger leurs victimes. — Mais, lorqu'elles virent Abd-almouttalib prêt à sacrifier son fils, elles élevèrent la voix et lui dirent: « Par « Dieu, nous ne souffrirons point que tu répandes le sang « de ce jeune homme avant d'avoir consulté la sybille du « Hhidjâz: si nous te laissons faire, ton exemple sera suivi et « les sacrifices humains se perpétueront dans le monde. Va « donc consulter la sybille sur le rachat de ton fils; car, « dussions-nous le racheter de tous nos biens, nous le ra- « chèterons. »

Abd-almouttalib alla trouver la sybille dans le désert. — « Quel est chez vous le prix du sang? lui demanda-t-elle. — « Dix chameaux, répondit Abd-almouttalib. — Retourne à la « ville, reprit la sybille, et offre à Dieu le choix entre ton fils « d'une part et dix chameaux de l'autre. Dieu choisira par la « voix du sort. S'il désigne ton fils, ajoute dix chameaux aux « dix premiers, et offre à Dieu le choix entre ton fils d'une « part et vingt chameaux de l'autre, et continue ainsi jusqu'à « ce que le sort désigne les chameaux. Tu connaîtras alors « que Dieu accepte la rançon d'Abd-allah, et tu immoleras « les chameaux à sa place. Par ce moyen ton seigneur sera « satisfait et ton fils sauvé. »

Abd-almouttalib retourna aussitôt à la Mecque et fit ce que la sybille lui avait prescrit; mais le sort ne cessa de

ou la déesse *Incertitude*, c'est-à-dire Hèbèl ou Houbal, — et c'est ce que les Arabes ont fait.

tomber sur son fils jusqu'à ce que le nombre des chameaux eût été porté à cent. Lorsqu'il eut complété ce nombre, il tira pour la dixième fois et la flèche des chameaux sortit de l'outre.

Alors les Ckourayschides s'écrièrent : « Il n'y a plus lieu à « un nouveau tirage; la rançon d'Abd-allah est acceptée! »

« — Par Dieu, dit le père, je ne commettrai point cette « injustice envers mon seigneur! Neuf fois le sort est tombé « sur Abd-allah, et je ne l'ai point immolé; et j'immolerais les « chameaux à sa place parce que le sort les désigne une fois? « Non, de par Dieu! A tout le moins que je tire encore trois « fois. » — Ce qu'il fit; et trois fois de suite le sort tomba sur les chameaux. Ils furent en conséquence immolés, et leurs corps livrés aux hommes et aux bêtes.

Cinq ans après cet incident naquit le prophète de Dieu, sur qui soient les faveurs et la paix de Dieu!

SUITE DES EXTRAITS DU KITÀB-ALICKD.

Première journée de Koulâb.

Selon Abou-Oubaydah, lorsque les plus téméraires d'entre les Bakrides avaient la haute main dans leur tribu; que le peuple cédait à leur impulsion et que les liens du sang étaient rompus, les princes de Bakr tinrent conseil et dirent :

« Aujourd'hui les mauvaises têtes se sont empa- « rées du gouvernement; le fort mange le faible, « et, notre autorité étant méconnue, nous ne pou- « vons pas rétablir l'ordre. En cette conjoncture « nous n'avons qu'un parti à prendre, c'est de nous

« donner à un roi auquel nous payerons un tribut « en brebis et chameaux, et qui saura prendre au « fort pour donner au faible, et contraindre l'oppres- « seur à dédommager l'opprimé. Or ce roi ne peut « être choisi dans l'une de nos familles, parce que « les autres refuseraient de le reconnaître, et nos « dissensions n'en deviendraient que plus irremé- « diables. Nous irons donc trouver le toubba (le « roi du Yaman) et lui ferons notre soumission. »

Ils allèrent en effet à la cour du toubba et lui exposèrent leur situation et leurs vœux. Le toubba, les ayant entendus, leur donna pour *malik* (ou plutôt pour gouverneur; — mais les Arabes donnent à tous leurs vice-rois le titre de *malik*, roi, comme aux princes indépendants) Hhârith, fils d'Amr, surnommé Akil-almourâr, de la tribu de Kindah [1].

Hhârith, fils d'Amr, vint donc prendre possession de son gouvernement ou de son royaume à Batn-Ackil. Il marcha ensuite, à la tête des Bakrides, contre les Lakhmides de Hhîrah, et ensuite contre les Ghassânides de Syrie, leur enleva tout ce qu'ils possédaient dans l'Arabie centrale et les repoussa jusqu'aux frontières extérieures de leurs provinces; après quoi il fut frappé d'un coup de lance au cœur, — c'est-à-dire qu'il mourut de sa belle mort.

[1] Nouwayriyy nous apprend que le *toubba* en question est Seahban, fils de Mouhharrith, et que Hhârith Akil-almourâr était fils d'un oncle maternel de ce prince. Ce renseignement place l'événement dont il s'agit environ cent cinquante ans avant la naissance de Mahomet.

(C'est le narrateur lui-même qui donne la phraséologie antique et son explication.)

Ses deux fils, Scharahhbîl et Salamah, n'ayant pu s'accorder sur le partage du pouvoir, convinrent de vider leur différend dans une bataille et se donnèrent rendez-vous à Koulâb.

Scharahhbîl se présenta à la tête de Dabbah et de toutes les familles alliées qui portaient le nom collectif de Ribâb ou Arribâb. C'étaient, selon Djawhariyy, les cinq familles de Dabbah, Thawr, Oukl, Taym et Adiyy. (Selon Fayroûzâbâdiyy, Oukl était le nom de la nourrice d'Awf, fils d'Abd-Manâh. Ce nom de femme, étant devenu le sobriquet d'Awf, passa à sa postérité.) Dans les rangs de Scharahhbîl figuraient encore les Banoû-Yarboû de Tamîm et la tribu de Bakr-ibn-Wâïl.

Salamah vint avec les tribus de Taghlib, de Bahrâ, de Namir-ibn-Qâcit et quelques Tamîmides de la branche de Mâlik-ibn-Hhanzhalah. Ces derniers étaient commandés par Soufyân, fils de Moudjâschi.

[La généalogie de Moudjâschi est donnée par Djawhariyy. La voici : Moudjâschi, fils de Dârim, fils de Mâlik, fils de Hhanzhalah, fils de Mâlik, fils d'Amr, fils de Tamîm, etc. (le reste est connu). Cette généalogie place Soufyân, fils de Moudjâschi, au temps de Kilâb, cinquième aïeul de Mahomet, c'est-à-dire un siècle et demi environ avant la naissance du prophète, ce qui s'accorde parfaite-

ment avec les dates indiquées pour le règne de Ssahbân, fils de Mouhharrith, dans le tableau chronologique des rois du Yaman donné par M. de Sacy. Ainsi tous les événements que cette tradition rappelle sont fort antérieurs à l'époque de Koulayb; et cependant nous voyons déjà la tribu de Bakr dans un camp et celle de Taghlib dans le camp opposé. Il est donc probable que l'inimitié de ces deux tribus datait déjà de loin quand la guerre de Baçoûs éclata, ce qui est confirmé par une observation d'Abou-Oubaydah.]

La tribu de Taghlib était commandée par Saffâhh, qui fut ainsi nommé *Saffâhh* (verse eau) parce qu'il ouvrit les outres de ses cavaliers et en répandit le contenu en leur disant: «Allez boire à la «citerne de Koulâb.» Et de fait ils y arrivèrent avant les autres et prirent position auprès du puits. Abou-Oubaydah fait observer en cet endroit que les Bakrides ne se rangèrent du côté de Scharahhbîl qu'en haine des Taghlibides.

Sitôt que les deux armées furent en présence, l'engagement commença et les troupes de Salamah tombant sur les Yarboûïdes, en firent un grand carnage. Abou-Hhanasch chargea Scharahhbîl et le tua. Scharahhbîl avait tué son fils Hhanasch. Après cet exploit, Abou-Hhanasch eut l'idée d'offrir à Salamah la tête de son frère; mais, craignant que ce présent-là ne fût pas bien accueilli, il chargea un esclave de la lui porter.

Lorsque Salamah vit la tête de Scharahhbîl, les larmes coulèrent de ses yeux.

« C'est donc toi qui l'as tué? dit-il à l'esclave.

« — Non; c'est Abou-Hhanasch.

« — La récompense est due à celui qui l'a tué. »

Instruit de ces circonstances, Abou-Hhanasch comprit les intentions de Salamah et s'enfuit au plus vite.

C'est à cet événement que se rapportent les vers suivants du roi Salamah :

Porte ce message à Abou-Hhanasch; dis-lui : « Pourquoi « donc ne viens-tu pas recevoir ta récompense? »

Apprenez que le meilleur des hommes a cessé de vivre. Ils l'ont tué sur les pierres de Koulâb.

Les Djouschamides (Taghlibides) se sont jetés sur lui, et les misérables enfants de Ribâb l'ont abandonné.

NOTES.

Il n'est peut-être pas, dans toute l'histoire dont je m'occupe, de partie plus inextricable que celle des rois de la tige de Kindah. Vous ne trouverez pas deux auteurs qui la présentent de la même manière, et les discrépances entre eux sont énormes. Ainsi, comme nous venons de le voir, Nouwayriyy rapporte les événements dont parle Abou-Oubaydah dans cette tradition au règne de Ssahbân, fils de Mouhharrith. Mais selon Hhamza d'Ispahan, la soumission des Bakrides et des autres tribus maaddiques aux rois du Yaman remonterait beaucoup plus haut; car il la rapporte au règne de Toubba le Jeune. Voici son texte :

ثُمَّ مَلَكَ تُبَّع بن حسّان بن كُلَيْكَرِبَ بن الاقرن وهو تبع

الاصغر آخر التبابعة فملّك ابنَ اختته الحارث ابن عمرو بن حُجْر الكِنْدِيّ على معدّ وبعث اليهم وهو صاحب الحيرة وصاحب مكّة والمدينة

« Post eum regium culmen tenuit Tobbāa Hassani, filius « nepos Tobbāæ, pronepos Colaicarbi, abnepos Alakrani. Hic « est Tobbāa junior, postremus eorum qui isto titulo præful- « sere. Is sororis suæ filium Harethum, filium Amri, nepotem « Hogjri, Candæi, regem imposuit Maadditis, exercitu illuc « immisso. Idem dominus fuit Herinsis provinciæ, dominus « quoque Meccæ et Medinæ. »

Or ce neveu du toubba, Hhârith, fils d'Amr, fils de Hhoudjr, est bien certainement le même personnage que celui dont parle Abou-Oubaydah dans la tradition qu'on vient de lire, — le même dont parle Nouwayriyy dans ce passage de son histoire :

قال فبعث عُمّالَهُ على ارض العرب واستعمل على ولد معدّ بن عدنان آبنَ خاله الحارثَ بن عمرو بن معاوية بن كِنْدَةَ بن عدِيّ بن مُرَّةَ بن زيد بن مَذْحِج بن كهلان وكان الحارث يلقّب بِآكل المُرار

Abou-Oubaydah, en cela d'accord avec Nouwayriyy, donne à ce Hhârith le surnom d'*Akil-almourâr*. Selon le *Ssahhâhh*, ce sobriquet appartiendrait à un de ses ascendants ou de ses descendants nommé *Hhoudjr*. Il y a mieux; le *Ssahhâhh* attribue à Madicarib les vers qu'Abou-Oubaydah met dans la bouche de Salamah. Ce Madicarib figure dans une autre version de la même histoire rapportée par Abou'lféda (*Hist. anteislam.* p. 132).

Je n'ai pas la prétention de juger entre des rapports aussi contradictoires, soutenus d'autorités aussi respectables; mais, comme il faut bien s'accrocher à quelque chose, je m'ac-

croche à la généalogie de Moudjâschi, qui commande les Banoû-Mâlik-ibn-Hhanzhalah dans cette guerre des frères ennemis. Ainsi que je l'ai dit, sa généalogie (extraite d'un excellent manuscrit du *Ssahhâh*) placerait l'événement cent cinquante ans avant la naissance de Mahomet, en comptant les générations de Tamîm à raison de trois par siècle.

Selon Nouwayriyy, ce serait cette guerre qui aurait amené la révolte des tribus du désert contre les rois du Yaman, et par suite la bataille de Khazàz. Ce qu'il y a de certain, c'est que Koulayb-Wâïl n'est venu qu'après la déconfiture des rois de Kindah.

Journée de Nibâdj et Taytal.

Suivant une tradition qui remonte à Abou-Oubaydah, Ckays, fils d'Assim, se mit un jour en course à la tête des trois hordes qui portaient dans le paganisme le nom collectif de *Mouckâïs*. [Selon le *Ssahhâhh*, Mouckâïs était le surnom de Hhârith, fils d'Amr, fils de Kab, fils de Sad, fils de Zayd-Manâh, fils de Tamîm.] C'étaient les descendants de Ssârim, de Rabî et d'Oubayd, tous trois fils de Hhârith, fils de Kab, fils de Sad, etc. Avec lui marchait Salâmah, fils de Zharib, fils de Namir le Hammânide, à la tête des hordes nommées collectivement *Ahhârith;* c'étaient les enfants de Hammân, de Rabîah, de Mâlik et d'Aradj, tous quatre fils de Kalb, fils de Sad, etc.

Les deux bandes combinées allèrent attaquer la tribu de Bakr-ibn-Wâïl, et trouvèrent à Nibâdj et Thaytal, lieux voisins l'un de l'autre, les Banou-

Dhouhl-ibn-Thalabah-ibn-Oukâbah avec les Lahâzim [cette dernière dénomination comprenait deux familles, les descendants de Ckays et de Taym-Allât, tous deux fils de Thalabah], et leurs alliés les Banou-Idjl-ibn-Loudjaym et les Anazah-ibn-Açad-ibn-Rabîah.

La position des Bakrides [toutes les familles énumérées dans le paragraphe précédent étaient bakrides, à l'exception des Anazah-ibn-Açad] sur deux points peu distants l'un de l'autre, mais non contigus, donna lieu à une contestation sur l'attaque entre les deux chefs tamîmides, Ckays, fils d'Assim, et Salâmah, fils de Zharib. Cependant ils parvinrent à s'entendre, et il fut convenu que Ckays se porterait sur Nibâdj et Salâmah sur Thaytal.

Ckays envoya dans la nuit, au camp de Nibadj, un explorateur nommé *Ahtam*, qui remplit heureusement sa mission et lui fournit les renseignements qu'il désirait.

Bien avant l'aurore il fit boire les chevaux. Quand les chevaux furent abreuvés, il laissa couler ce qui restait dans les outres et répandit sur le sable toute la provision d'eau de sa petite armée. Cela fait, il dit à ses Bédouins : « Battez-vous bien, car vous « avez devant vous l'ennemi et derrière vous le dé« sert. » Et l'escadron qu'il commandait se porta aussitôt sur Nibâdj.

Parvenus près du camp des Bakrides, les Tamîmides entendirent un groom qui disait à son confrère : « Ckays, mène les chevaux à l'abreuvoir. »

Ckays était le nom du chef tamîmide. La ressemblance du nom et la coïncidence fortuite de l'invitation du groom avec la marche de Ckays, fils d'Assim, parut aux Tamîmides un présage de succès. Sans perdre de temps, ils tombèrent avant l'aurore sur les Bakrides, et, après un combat opiniâtre, les mirent tous en déroute. Dans cette affaire Ahtam fit prisonnier Hhimrân, fils de Bischr, fils d'Amr, fils de Marthad, et les Tamîmides recueillirent un butin immense.

Alors Ckays s'écria : « Point de sieste avant la « prise de Thaytal! Partons! » Et lui et les siens arrivèrent à Thaytal avant Salâmah, qui n'avait point encore mis sa division en mouvement. Ckays fut aussi heureux dans la seconde attaque qu'il l'avait été dans la première, et, ayant mis les Bakrides de Thaytal hors de combat, leur enleva un grand nombre de chameaux.

Salâmah, étant enfin arrivé, dit à Ckays et aux siens : « Vous avez envahi mes terres; l'attaque de « Thaytal m'appartenait! ».

Il s'ensuivit une altercation que Ckays, fils d'Assim, termina en abandonnant à Salâmah et à sa bande tout le butin fait à Thaytal.

Journée de Ssafeckah et seconde journée de Koulâb.

Selon Abou-Oubaydah, qui s'appuyait de l'autorité d'Abou-Amr, fils d'Alalâ, la seconde journée de Koulâb fut une conséquence de la journée de Ssa-

feckah et la suivit de près. Dans la journée de Ssafeckah, le roi Kisrâ s'était jeté sur les Banou-Tamîm, avait pris leurs troupeaux et emmené en captivité leurs femmes et leurs enfants dans la ville de Hadjar, pour les punir de l'enlèvement d'un convoi de musc, ambre gris et bijoux qui lui appartenait.

[Cette affaire, dont il serait si intéressant de connaître les détails, n'est ici qu'indiquée par le narrateur. Au reste, dans ces deux mots sur la bataille de Ssafeckah, Abou-Oubaydah dit trop et trop peu. Il est probable, il est même certain que tout le bétail des Tamîmides ne fut pas enlevé; que toutes leurs femmes et tous leurs enfants ne furent pas emmenés en captivité; il est également probable qu'ils firent quelque résistance au roi de Perse et que leur tribu ne se trouva si affaiblie, après l'affaire de Ssafeckah, que parce qu'un grand nombre de leurs cavaliers y périrent. Mais il me paraît évident que les Arabes n'ont pas voulu conserver le souvenir de leurs défaites.

Je ne saurais assigner d'une manière précise la date des événements dont vous allez lire le récit: mais je les crois très-voisins de l'islamisme, attendu que plusieurs des personnages qui figurent dans le conseil de Tamîm ont été contemporains de Mahomet devenu prophète; quelques-uns même lui ont survécu : ainsi le Kisrâ ou Chosroès dont il s'agit ici ne peut être que Khosrou-Parwîz. La généalogie d'Ahtam, extraite du *Ssahhâhh*, est très-

incomplète. Comptant sur l'exactitude de ce savant lexicographe et réduit à cette seule donnée généalogique, j'avais été conduit d'abord à une date fort éloignée de la vérité.]

Après cette catastrophe les Tamîmides se consultaient sur les moyens de rétablir leurs affaires.

L'un d'entre eux, homme intelligent, prit la parole et dit : « Vous avez irrité le roi; il est tombé « sur vous et vous a humiliés; vous êtes maintenant « du nombre des faibles; votre déconfiture est connue « de toutes les tribus; vous ne faites plus peur à « personne, et vous n'êtes pas même à l'abri d'un « coup de main des brigands (*dhibân*, loups, race « de Bédouins qui a existé de tout temps, mais qui « s'est beaucoup accrue depuis l'établissement de « l'islamisme). » Effrayés de leur propre situation, les Tamîmides réunirent en conseil sept de leurs chefs pour délibérer sur les mesures à prendre. Les sept membres du conseil étaient Aktham, fils de Ssayfiyy, de la branche d'Ouçayd; Yazîd, fils de Mourrah, surnommé *Abas*, de la branche de Mâzin; Ckays, fils d'Assim, de la famille de Minckar; Oubayr, fils d'Issmah le Taymide, Noumân, fils de Hhoushhâs le Taymide; Oubayr, fils d'Amr, de la branche de Sad, et Zibrickân, fils de Badr, de la même maison.

Le peuple, les ayant rassemblés, leur dit : « Donnez « votre avis sur l'état des affaires. »

Aktham, fils de Ssayfiyy, qui avait pour surnom *Abou-Hhanasch*, prit la parole et dit :

« On sait partout notre déconvenue, et nous « avons lieu de craindre qu'on ne cherche à nous « enlever le peu qui nous reste. » Puis, faisant passer et repasser la paume de sa main sur son cœur, il continua ainsi : « Pour moi, j'ai franchi les soixante- « dix ans; or mon cœur fait partie de mon corps, « et mon corps étant usé, mon cœur l'est également. « (Chez les Arabes le cœur est considéré comme « le siége de l'intelligence.) Je crains donc que ma « pensée n'arrive pas d'elle-même au conseil salu- « taire. Les temps sont bien changés. Auparavant « vos travaux étaient exécutés ou par l'esclave ou « par le mercenaire; aujourd'hui vous n'avez que « vos filles pour garder vos troupeaux. Voilà votre « situation. Affaibli par les ans, je ne hasarderai pas « d'avis sur le parti que vous avez à prendre; — « mais, continua-t-il en s'adressant aux membres « du conseil, que chacun de vous donne le sien et « propose ce que son esprit lui suggère. Si quel- « qu'un ouvre le bon avis, je le reconnaîtrai aussitôt « et vous le signalerai. »

Les membres du conseil proposèrent l'un après l'autre ce qu'ils jugeaient expédient. Cependant Aktham gardait le silence. Hhishhâs, s'étant levé, prit la parole et dit :

« Mes frères, cherchez un puits dont l'eau vous « suffise, qui soit éloigné de toute habitation et au- « tour duquel vous puissiez rester à l'insu de tout le « monde, en sorte que l'on vous oublie jusqu'à ce « que votre fracture soit réduite et que vos faibles

« soient devenus forts. Or je ne sache que le puits « de Ckouddah qui remplisse ces conditions. Allez « donc à Ckouddah. » (Ce lieu est encore appelé *Koulâb*.)

Quand Aktham eut entendu ce discours, « Voilà, « dit-il, le conseil qui nous sauve. Partons ! »

Les Tamîmides se mirent aussitôt en route et ne s'arrêtèrent qu'à Koulâb. La longueur de ce vallon est d'une journée de chemin. La partie haute regarde le Yaman et la partie basse fait face à l'Irâck (littéralement, la partie haute *confine* au Yaman et la partie basse à l'Irack. Selon Abou'lféda, ce lieu serait situé entre Coûfah et Bassrah). Les sous-tribus de Sad et Ribâb s'établirent en haut et les familles issues de Hhanzhalah se mirent en bas.

— Abou-Oubaydah continue ainsi :

Les Tamîmides n'avaient aucune attaque à redouter pendant toute la durée de l'été, leur vallon se trouvant au milieu d'un désert que nul voyageur ne traverse à cette époque de l'année à cause de la chaleur et du manque d'eau. Ils y demeurèrent donc cachés pendant toute la saison chaude, sans que personne sût ce qu'ils étaient devenus. Cependant l'été prit fin, et Dieu envoya de ce côté-là un voyageur nommé *Dhou'laynayn* (l'homme aux deux yeux), qui était de Hadjar et retournait dans son pays. En passant près du vallon, il aperçut le bétail des Tamîmides. Arrivé à la ville, il dit à ses compatriotes : « Qui de vous est tenté d'acquérir « une fille vierge, une pouliche de race et une cha-

« meile rouge? Tout cela est à votre portée; il n'y « a qu'à vouloir. — Et à qui prendrons-nous tout « cela? demandèrent-ils. — Aux Tamîmides que j'ai « trouvés blottis dans la vallée de Ckouddah. — « Oui, par Dieu! » s'écrièrent les Hadjarites; et ils s'excitèrent les uns les autres à dépouiller les Banou-Tamîm.

L'expédition fut résolue. Quatre chefs, qui portaient tous les quatre le nom de *Yazîd*, furent mis à la tête de quatre corps de deux mille hommes chacun. C'étaient Yazîd, fils de Hawbar, Yazîd, fils d'Abd-Almoudân, Yazîd, fils d'Almamour, et Yazîd, fils de Mouhhazzam, tous hhârithides (*hhârithiyyoûn*). Abd-Yaghoûth, de la même famille, prit le commandement général. Leur armée, forte en tout de huit mille hommes, est la plus nombreuse dont les traditions du paganisme arabe aient conservé le souvenir, après celle qui se trouva réunie dans la journée de Schib-Djabalah, et celle de Kissrâ (Khosrou-Parwîz) à la journée de Dhoûckâr.

Les Hadjarites se mirent en marche. — Lorsqu'ils furent arrivés sur le territoire occupé par la tribu de Bâhilah, un homme de cette tribu, nommé *Djouz*, fils de Djouz, dit à son fils : « Mon enfant, « veux-tu t'illustrer par une bonne action? — De « quoi s'agit-il? — De rendre un service insigne à « nos voisins les Tamîmides. Ils se croient en sûreté « autour du puits de Ckouddah, et je viens de re- « connaître les traces d'une armée qui marche contre « eux. Monte mon dromadaire arhhabide; mets-le

« au petit trot pendant la première heure de la nuit;
« ensuite fais-le accroupir; lâche ses deux cordes
« (les deux sangles); couche-toi à plat ventre, la
« tête appuyée sur ton bras, et prête l'oreille. Lors-
« que tu l'auras entendu ruminer et pisser, et que
« les callosités sur lesquelles son corps repose au-
« ront été inondées de son urine, alors serre les
« cordes et donne du fouet tant que tu voudras,—
« ton dromadaire n'a rien à te refuser en fait de
« vitesse, — et donne du fouet jusqu'à ce que tu
« arrives chez les Tamîmides, qu'il faut réveiller
« avant l'aurore. »

Le jeune homme suivit de point en point les instructions de son père, et racontait ainsi la fin de son voyage :

« J'arrivai à Koulâb avant l'armée hadjarite, et,
« apercevant à l'orient le fils de Dhoukâ, c'est-à-dire
« l'aube, car Dhoukâ est le nom propre du soleil
« [remarquez bien que c'est le narrateur lui-même
« qui nous donne cette glose dans le courant de son
« récit], — je fis entendre ce cri, *Yâ ssabâhhâ* (ô
« matinée!)—Les Tamîmides m'environnèrent aussi-
« tôt et me demandaient: Qui es-tu? lorsqu'un des
« leurs, qui appartenait à la famille de Schackîck,
« arriva monté sur un poulain qu'il avait pris dans
« la vallée et sur lequel il s'était élancé en courant.
« Parvenu près de nous, il fit entendre le cri *Yâ*
« *ssabâhhâ!* et ajouta : L'ennemi enlève notre bétail;
« puis il repartit au galop, se dirigeant sur l'armée.
« Le premier qu'il rencontra fut Abd-Yaghoûth, qui

« se trouvait en tête de la cavalerie, et lui porta un « coup de lance au haut de l'estomac. Le lait en « sortit avant le sang; — le Tamîmide venait de « boire son coup du matin. — Alors Abd-Yaghoûth « (frappé sans doute du courage aveugle de ce Bé- « douin) dit à ses hommes : Croyez-moi, bornez- « vous à enlever le bétail, et laissez les vieillards « de Tamîm mourir de leur belle mort. — Oui, « mais après que nous aurons fait connaissance avec « leurs filles, fut la réponse des cavaliers.

« Alors le devin Damrah, fils de Lâbîd, bhâri- « thide de la tribu de Madh'hhidj, prit la parole et « dit : Remarquez bien comment ils se comporte- « ront quand vous chasserez leurs troupeaux devant « vous : si leur cavalerie vient par détachements, « — que le premier attende le second pour faire sa « jonction avec lui, — le second, le troisième, etc. « — vous aurez bon marché des Tamîmides; mais « s'ils courent après vous sans s'attendre et vont « droit au bétail pour lui faire rebrousser chemin, « alors comptez sur un engagement sérieux.

« Les premiers cavaliers qui se montrèrent furent « ceux de Sad et de Ribâb. Courant à la débandade, « ils atteignirent les ravisseurs, et, sans se tourner « de leur côté, sans avoir l'air de songer à eux, ils « lancèrent leurs chevaux à la tête du bétail. Les « cavaliers de Ribâb étaient commandés par Nou- « mân, fils de Hhishhâs, et ceux de Sad par Ckays, « fils d'Assim (chef de toute la tribu de Tamîm, « selon l'opinion des plus doctes).

« Enfin les cavaliers de Tamîm se trouvèrent « face à face avec ceux de Hadjar, et l'on en vint « aux coups. Le premier qui tomba fut Noumân, « fils de Hhishhâs. La bataille engagée se continua « jusqu'à la fin du jour, et chacune des deux armees « conservant son terrain, la nuit seule mit entre « elles une barrière.

« Au point du jour elles étaient sous leurs dra- « peaux. Ckays fit alors entendre son cri de guerre, « *Yâ-la Sad* (ô gent de Sad)! Abd-Yaghoûth, chef « de l'armée ennemie, cria comme lui *Yâ-la Sad!* — « Le premier avait en vue Sad, fils de Zayd-Manâh, « et le second *Sad-alaschîrah.* — Ckays, l'ayant en- « tendu, substitua à son premier cri de guerre *Yâ-* « *la Kab!* Abd-Yaghoûth cria comme lui *Yâ-la Kab!* « — Ckays voulait dire Kab, fils de Sad, et Abd- « Yaghoûth Kab, fils d'Amr, chacun d'eux nommant « chaque fois un de ses aïeux. Alors Ckays cria *Yâ-* « *la Mouckâïs.*

« Ce cri étant parvenu aux oreilles de Walah, « fils d'Abd-allah le Djarmide, qui portait l'étendard « des Yamanites [c'est-à-dire des Hadjarites, qui « étaient d'origine yamanique], il en tira un mau- « vais augure, jeta son étendard et prit la fuite [1].

« Ce fut le signal de la déroute. Les cavaliers de

[1] Le mot *taka'ous*, qui est de la même racine que *mouckâïs*, signifie *reculer*; en sorte que Wa'lah vit dans le cri *Ya-la-mouckâïs* une invitation à la fuite. La coïncidence des mots, du sens et de l'événement étant fortuite, l'invitation à la retraite impliquée dans le dernier cri de guerre ne pouvait être qu'un avertissement du ciel.

« Sad et de Ribâb, tombant sur les Hadjarites, en « vinrent aisément à bout. Ckays, fils d'Assim, fit « alors publier cet ordre : « O Tamîmides, ne frap- « pez que le cavalier; vous êtes déjà maîtres du « piéton. » — Puis il prononça ces trois vers du « mètre radjaz :

« Lorsque leurs bandes en désordre nous tournaient le « dos,
« Je jurai de ne point donner un coup de lance qui ne fût « pour un cavalier;
« Et je fis bien. »

Abou-Oubaydah continue ainsi sa narration :

Ckays ordonna à ses hommes de poursuivre les fuyards sans s'amuser à les tuer, mais de se borner à leur couper les jarrets, afin de ne point retarder la poursuite. Cet ordre fut exécuté. C'est à cette circonstance que le poëte Faralah fait allusion dans les vers suivants :

O Tamîmides! quand je pense à votre journée de Koulâb, à cette belle journée des jarrets coupés, il me semble que je donnerais au besoin toute ma tribu pour votre rançon, y compris mon père et ma mère.

Nous allons (dit l'auteur) écrire les circonstances de cette déroute selon la vérité.

Abd-Yaghoûth protégeait efficacement la retraite de l'escadron qui se trouvait sous ses ordres immédiats, en sorte que les Tamîmides n'avaient pas encore pu l'entourer, lorsque Massâd, fils de Rabîah, fils de Hhârith, qui s'était attaché à la poursuite

d'Abd-Yaghoûth, réussit à l'atteindre, lui asséna un coup de lance, et, l'ayant démonté du coup, le fit prisonnier. Après lui avoir lié les mains derrière le dos, il le prit en croupe et détala. Mais Massâd avait reçu auparavant un coup de lance au jarret, et, la veine étant ouverte, le sang coulait abondamment de sa blessure. Affaibli par la perte de son sang, le vainqueur commençait à pencher de côté sur son cheval; le prisonnier, s'en étant aperçu, rompit ses liens, acheva le cavalier mourant et s'enfuit sur la monture devenue sienne.

Ceci eut lieu au matin du second jour; mais le soir de ce même jour Abd-Yaghoûth fut repris par un homme de Sad, avec les circonstances que nous allons relater tout à l'heure.

Cependant la poursuite se continuait avec vigueur, et ce cri partit de l'armée tamîmide, « Les « Yazîd sont tués! » [C'étaient les quatre chefs hadjarites qui portaient le nom de Yazîd.] — Aussitôt Ckabîssah, fils de Dirâr le Dabbide, chargea le devin Damrah, fils de Labîd, et, l'ayant jeté à bas de son cheval, lui adressa cette question: « Ton génie fa« milier t'avait-il annoncé ta chute d'aujourd'hui? »

Voici comment Abd-Yaghoûth fut repris: la disparition de Massâd avait été remarquée, et on le cherchait partout sans pouvoir le trouver. Issmah, fils d'Oubayr le Taymide, rencontre enfin le corps de Massâd étendu sans vie. Or il avait vu le matin Abd-Yaghoûth prisonnier entre les mains de celui qu'il voyait mort en ce moment. Il en conclut qu'il

n'y avait qu'Abd-Yaghoûth qui pût l'avoir tué, et, ayant reconnu la piste du cheval de Massâd, sur lequel Abd-Yaghoûth s'était sauvé, il la suivit rapidement et atteignit le général ennemi.—« Écoute, « lui dit-il aussitôt qu'il l'eut joint, je suis un ama- « teur de lait, et, à tout prendre, je vaux mieux « pour toi que le désert et la soif. » [C'est-à-dire j'aime mieux recevoir des chamelles laitières pour ta rançon que de verser ton sang en expiation de celui de Massâd : rends-toi donc prisonnier; tu as plus de chances de salut en te livrant à moi qu'en cherchant à traverser un désert où tu seras privé d'eau.]—« Qui es-tu? demanda Abd-Yaghoûth.— « Je suis Issmah, fils d'Oubayr.—Et y a-t-il sûreté « chez toi (c'est-à-dire y serai-je à l'abri de la ven- « geance des parents du mort)?—Oui. » Abd-Yaghoûth mit sa main dans celle d'Issmah en signe d'adhésion et de confiance, et Issmah l'emmena avec lui. Il le déposa chez Ahtam, en promettant au dépositaire une part dans la rançon du captif. Ahtam le donna à garder à sa femme, qui était Abschamide; c'est-à-dire de la famille d'Abd-Schams. Cette femme fut frappée de la bonne mine et de la haute stature d'Abd-Yaghoûth. Or celui qui l'avait fait prisonnier, Issmah, fils d'Oubayr, était un tout jeune homme.—« Qui es-tu? lui dit-elle.—Le chef « de l'armée.—Que Dieu t'enlaidisse! » [C'est-à-dire te rende aussi laid que tu es beau. Les lois du décorum, à présent comme autrefois, ne permettent pas d'exprimer d'une manière directe l'admiration

que l'on éprouve à l'aspect d'un objet quelconque lorsqu'on est en présence du propriétaire.] « Que « Dieu t'enlaidisse! dit l'Abschamide; celui qui t'a « pris n'est pas plus haut que cela. »

C'est à cette circonstance qu'Abd-Yaghoûth fait allusion dans le vers suivant :

La matrone abschamide rit en me voyant. Je suis apparemment le premier prisonnier yamanite qui ait été offert à ses regards.

Quand on sut la capture d'Abd-Yaghoûth, toute la tribu de Ribâb afflua autour d'Ahtam, lui demandant à grands cris l'extradition du prisonnier. « Notre vengeance est entre tes mains, disaient-ils; « les ennemis nous ont tué Massâd et Noumân; « livre-nous donc Abd-Yaghoûth. » Ahtam s'y refusa, et la guerre allait éclater entre les tribus amies de Ribâb et de Sad, lorsque Ckays, fils d'Assim, survint. Il était de la même famille qu'Ahtam, le dépositaire du prisonnier, et, feignant une grande colère contre lui : « Crois-tu que je vais, à cause de « toi, rompre le pacte qui unit Tamîm à Ribâb? » — Et en même temps il le frappa de son arc au milieu du visage et lui cassa une dent; de là le surnom d'*Ahtam* (édenté dans les incisives) par lequel il fut désigné dans la suite; car son nom était Sinân.

Cependant Ahtam tint bon. « Celui qui m'a con- « signé le captif, dit-il, est Issmah, fils d'Oubayr, « et je ne le remettrai qu'à celui qui me l'a consi-

« gné. Qu'Issmah vienne donc et qu'il le reprenne ! »
— Les Ribâbites allèrent aussitôt trouver Issmah et lui dirent : « Issmah, ton prisonnier a tué notre chef « Noumân et notre cavalier Massâd; notre ven- « geance est entre tes mains; tu peux la satisfaire. « Pourquoi donc veux-tu laisser la vie à cet homme? »
— Issmah leur répondit : « Écoutez. J'étais pauvre; « j'étais comme une terre sans eau. Maintenant je « suis riche, et ma richesse, c'est mon prisonnier. « Je ne puis pas de gaieté de cœur renoncer à mon « prisonnier. »

On comprit ce qu'il voulait dire, et la famille de Hbishbâs, une des plus riches de Ribâb, lui acheta son captif pour le prix de cent chameaux. — Selon Roubah, fils d'Adjjâdj, il se contenta de trente chameaux des plus petits; — et le prisonnier fut livré à ceux qui demandaient son sang.

La première chose que firent les Ribâbites devenus maîtres d'Abd-Yaghoûth fut de lui lier la langue avec une courroie, dans la crainte qu'il ne les chansonnât; mais il leur dit (quoique avec beaucoup de difficulté, je suppose) : « Hommes de « Ribâb, vous allez me tuer sans nul doute; laissez- « moi donc la consolation d'exhaler mon ressenti- « ment contre mes compagnons et de chanter mon « chant de mort.

« — Tu es poëte, lui dirent-ils, et nous craignons « que tu ne lances une satire contre nous. »

Sur sa promesse de n'en rien faire, ils lui dé-

lièrent la langue, et il chanta le poëme qui commence ainsi :

Épargnez-moi les reproches, c'est assez de ceux que je me fais à moi-même; et vous n'avez, non plus que moi, rien à gagner aux reproches.

Si je me plains aujourd'hui de mon frère, ce n'est pas que mon cœur soit naturellement porté à la récrimination; mais il faut que justice soit faite.

O voyageur! si tu vas vers l'Aroûd, dis à mes compagnons de table, à Nadjrân, que nous ne devons plus nous revoir. Porte ce message à Abou-Carib, aux deux Agham et à Ckays le Yamanite, dans le haut Hadramaut.

Que Dieu couvre d'opprobre les gens de ma tribu, grands et petits, esclaves et maîtres, en vue de la journée de Koulâb;

Car il ne tenait qu'à moi de prendre les devants sur une jeune jument qui eût laissé bien loin derrière elle tous leurs coursiers au poil ras.

Mais je protégeais leur retraite, et toutes les lances de l'ennemi furent dirigées contre le protecteur.

Esclaves de Dieu, est-il juste que je meure privé des honneurs funèbres que la poésie rend aux héros?

Je dis aux vainqueurs, lorsque déjà ils avaient lié ma langue avec une courroie : « O Taymides! rendez la liberté à « ma langue. »

O Taymides! vous êtes maîtres de ma personne; mais traitez-moi noblement; car ce n'est pas par mollesse que je me suis rendu prisonnier.

Moulaykah, celle qui partagea mon destin, sait qu'assaillant ou assailli, je suis un lion dans le combat.

J'ai fait traverser aux dromadaires des plaines désertes où personne ne passe. J'ai immolé mainte victime à mes hôtes.

J'ai immolé jusqu'à ma monture pour régaler des buveurs généreux, et j'ai déchiré en deux mon manteau pour le partager entre deux chanteuses.

Lorsque les lances de l'ennemi harcelaient nos cavaliers, je dédaignai de détourner la lance dirigée contre moi.

Combien de fois n'ai-je pas soutenu avec la mienne le choc d'une nuée de chevaux semblable à une nuée de sauterelles!

Mais aujourd'hui on dirait que je n'ai jamais enfourché un cheval, que je n'ai jamais commandé une charge ou conduit une bataille,

Que je n'ai jamais acheté une outre de vin, que je n'ai jamais recommandé à des joueurs généreux de raviver les feux nocturnes qui invitaient les passants au banquet [1].

Abou-Oubayda termine ainsi son histoire :

Au moment où on lui coupait la tête, la fille de Massâd cria : « Meurs pour Massâd!

« — Ah! maudit enfant, dirent les fils de Nou-« mân; nous l'avons acheté de nos biens, et il sera « dit que son sang aura coulé pour le tien! »

Et une querelle des plus vives s'engagea entre la famille de Noumân et celle de Massâd; mais elle n'eut pas de suite.

L'honneur de la journée de Koulâb appartient tout entier à Ribâb et à Mouckâïs. Ribâb donna pour Tamîm, et Mouckaâïs pour Sad.

[1] Les Arabes aimaient beaucoup les jeux de hasard; mais autant la passion du jeu est honteuse en Europe, autant elle était honorable en Arabie. Le *maysar* des anciens Arabes était une espèce de loterie au profit des pauvres et sans profit pour les joueurs; on jouait à qui payerait ou ne payerait pas une chamelle qui devait être dévorée par le peuple. Pockocke, dans son *Specimen*, a exposé la manière dont on procédait au tirage des billets représentés par des flèches non empennées. Voyez ma première Lettre à M. B. Duprat. J'ai parlé dans la même lettre des feux allumés par les hommes généreux pour appeler les voyageurs à leur table.

[La version de l'*Aghâniyy* est fort différente de celle du *Kitâb-alicḳd*, et je crois devoir la donner ici, parce qu'elle offre un commentaire satisfaisant des premiers vers du poëme d'Abd-Yaghoûth.]

Selon l'*Aghâniyy*, celui qui fit Abd-Yaghoûth prisonnier était un jeune homme des Banou-Amr-ibn-Abd-schams, qui l'emmena chez ses parents. Ce jeune homme était contrefait, mal bâti. Lorsque sa mère eut envisagé Abd-Yaghoûth, le plus bel homme qui se fût jamais présenté à ses yeux, — « Qui es-tu? lui dit-elle. — Je suis le chef de l'armée. « — Que Dieu t'enlaidisse, ô chef de l'armée, qui te « laisses prendre par ce petit tortu! » — Ce fut alors qu'Abd-Yaghoûth prononça le vers que nous avons rapporté plus haut; puis il lui dit : « O noble femme! « veux-tu rendre ta situation meilleure? — Comment « cela? — Je donnerai cent chameaux à ton fils s'il « veut me conduire chez Ahtam, parce que je crains « que vous ne soyez pas de force à me protéger « contre les familles de Ribâb. » — La proposition fut acceptée, et il envoya sur-le-champ un exprès aux Banou-Hharîth, qui lui expédièrent les cent chameaux. Le jeune homme les ayant reçus, conduisit son prisonnier chez Ahtam et le lui livra. Atham était (comme nous l'avons dit) de la maison de Sad. Alors les sous-tribus de Ribâb se rassemblèrent autour d'Ahtam. « Enfants de Sad, dirent « les Ribâbites, nous avons perdu un cavalier dans « la mêlée; vous, vous n'avez perdu aucun des

« vôtres; livrez-nous votre prisonnier. » — Ahtam le leur livra.

Issmah, fils d'Oubayr le Taymide, s'en étant emparé, l'emmena chez lui. Alors Abd-Yaghoûth s'écria : « O enfants de Taym! tuez-moi d'un ho-« micide généreux! — Que veux-tu dire par un ho-« micide généreux? — Donnez-moi du vin à boire « et laissez-moi chanter mon chant de mort. — A la « bonne heure, » dit Issmah; et, après lui avoir ouvert la veine du bras, il le laissa avec deux de ses enfants. L'un d'eux lui dit : « Tu as rassemblé contre « nous les hommes du Yaman; tu as voulu nous « exterminer, et le bon Dieu t'a puni. » — Ce fut alors qu'il dit :

Épargnez-moi les reproches, etc.

[Quoique cette version ait le mérite de rendre compte du premier vers, il est impossible de lui donner la préférence sur celle du *Kitâb-alickd;* et je m'estime heureux de pouvoir terminer mes extraits de ce dernier recueil par une tradition qui offre tous les caractères d'une vénérable antiquité, le langage, la naïveté du récit, la richesse des détails, etc.]